Chanson

La Jeune Judéenne

John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

P3
Th7

LA

EUNE INDIENNE,

COMÉDIE

N UN ACTE ET EN VERS,

epréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 30 Avril 1764.

PAR M. DE CHAMFORT.

A MARSEILLE,

hez JEAN MOSSY, Imprimeur du Roi, de la Marine, & Libraire, au Parc.

M. DCC LXXVI.

Avec Approbation & permiſſion.

PERSONNAGES.

BETTI.

BELTON.

MOWBRAI.

MYLFORD.

UN NOTAIRE.

JOHN, *Laquais.*

La Scene eſt à Charleſtown, Coloni
Angloiſe de l'Amérique Septentrionale.

LA JEUNE INDIENNE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

A Charleſtown enfin vous voilà revenu :
L'ami que je pleurois à mes vœux eſt rendu.
Je vous vois : vous calmez ma juſte impatience.
Mais de ce morne accueil que faut-il que je penſe ?
J'arrive : au moment même, en entrant dans le Port
J'apprends votre retour ; j'accours avec tranſport.
Je m'attends au bonheur de répandre ma joie
Dans le ſein d'un ami que le Ciel me renvoie ;
Je vous trouve abattu, pénétré de douleur.
Daignez me raſſurer ; ouvrez-moi votre cœur.
Tout ſemble vous promettre un deſtin plus tranquile.
De ces lieux à Boſton le trajet eſt facile :
D'un pere avant trois jours vous comblerez le vœux.

BELTON.

Ah! j'ai fait ſon malheur! Comment puis-je être heureux ?

La jeuneſſe d'un fils eſt le vrai bien d'un pere.
Je regrette mes jours perdus dans la miſere.
Ces jours ſi prodigués, dont un plus ſage emploi
Pouvoit me rendre utile à ma famille, à moi.
Dès long-temps, cher Mylford, une fougueuſe ivreſſe,
L'ardeur de voyager domina ma jeuneſſe.
J'abandonnai mon pere & le Ciel m'en punit.
Dans un orage affreux notre vaiſſeau périt.
Je fus porté mourant vers une Iſle ſauvage:
Un vieillard & ſa fille accouren au rivage.
J'allois périr, hélas! ſans eux, ſans leur ſecours!
Quels ſoins, quels tendres ſoins ils prirent de mes jours!
Leur chaſſe me nourrît; leur force, leur adreſſe,
Pourvut à mes beſoins & ſoutint ma foibleſſe.
Voilà donc les mortels parmi nous avilis!
J'avois paſſé quatre ans dans ce triſte pays,
Quand ce Vieillard mourut. L'ennui, l'inquiétude,
Mon Pere, mon état, ma longue ſolitude,
Cet eſpoir ſi flatteur d'être utile à mon tour
A celle dont les ſoins m'avoient ſauvé le jour,
Tout me rendit alors ma retraite importune:
J'engageai ma compagne à tenter la fortune.
Vous ſavez tout. Après mille périls divers,
Nous fûmes à la fin, rencontré ſur les mers,
Par un de nos Vaiſſeaux qui nous ſauva la vie.
Mais quels chagrins encore il faudra que j'eſſuye
Il faudra retourner vers un pere indigné
Contre un fils criminel & plus infortuné.
Soutiendrai-je ſes yeux en cet état funeſte?
Irai-je de ſa vie empoiſonner le reſte?
Prodigue de ſes biens & même de ſes jours,
Puis-je encor juſtement prétendre à ſes ſecours?

MYLFORD.

L'Amour & l'Amitié vont d'une ardeur commune
D'un amant, d'un ami réparer la fortune.

BELTON.

L'amour!...

MYLFORD.

Oubliez-vous qu'Arabelle autrefois.
Fut promiſe à vos vœux?... Eh! vous l'aimiez, je
crois!

BELTON.

erſonne ſans l'aimer ne peut voir Arabelle :
Mais quand Mowbrai forma cette union ſi belle
Quand cet aimable objet à mes vœux fut promis,
De l'amour, je le ſens, il n'étoit pas le prix.
Votre oncle affermiſſoit une amitié ſincere
Qui joignoit ſes deſtins aux deſtins de mon pere;
Mais croyez-vous encor qu'il voulût aujourd'hui,
Après cinq ans paſſés...

MYLFORD.

Quoi ! vous doutez de lui ?
Vous ignorez pour vous juſqu'où va ſa tendreſſe :
Vos malheurs vont hâter l'effet de ſa promeſſe.
Les charmes d'Arabelle augmentent chaque jour ;
Je lirai dans ſon cœur : il ſera ſans détour.
Pour vous, voyez mon oncle. Il eſt d'un caractere
Excellent, ſans façon, d'une vertu ſévere.
La Secte dont il eſt, tranche les complimens ;
Les Quakers, comme on ſait, ne ſont pas fort galans.

BELTON.

Eh ! Depuis ſi long-temps vous croyez qu'Arabelle...

MYLFORD.

Répondez-moi de vous ; je réponds preſque d'elle.

BELTON.

Revenez au plutôt ; un cœur comme le mien
Doit, vous n'en doutez pas goûter votre entretien.
Votre oncle m'eſt fort cher ; je l'aime : mais ſon âge
M'impoſe du reſpect & m'interdit l'uſage
De ces épanchemens à l'amitié ſi doux ;
Mon cœur en a beſoin & les garde pour vous.

SCENE II.

BELTON.

JE revois ce ſéjour ! je vis parmi les hommes ?
Quel ſort vais-je éprouver dans les lieux où nous ſommes ?
Cet Hymen d'Arabelle autrefois projetté,
Devient, dans ma diſgrace, une néceſſité.

Généreuſe Betti, tes ſoins & ton courage
Sauvent mes triſtes jours, m'arrachent au naufrage.
Je ſaiſis le bonheur au fond de tes déſerts,
Et je trouve une amante au bout de l'Univers!
Pourquoi donc te ravir à ce Climat ſauvage?
Etois-je malheureux? Ton cœur fut mon partage.
O Ciel! je poſſédois, dans ma félicité,
Ce cœur tendre & ſublime avec ſimplicité.
Heureux & ſatisfaits du bonheur l'un de l'autre,
Dans un affreux ſéjour quel deſtin fut le nôtre!
Le mépris n'y ſuit point la triſte Pauvreté.
Le mépris! ce Tyran de la ſociété,
Cet horrible fléau, ce poids inſupportable
Dont l'homme accable l'homme & charge ſon ſemblable.
Oui, Betti, je le ſens, j'aurois bravé pour toi
Les maux que ton amour a ſupporté pour moi.
Mais je ne puis dompter l'horreur inconcevable...
Ma foibleſſe à Betti ſemblera pardonnable,
Quand elle connoîtra nos uſages, nos mœurs,
Mon déplorable état & nos communs malheurs.

SCENE III.

MOWBRAI, BELTON.

BELTON, *lui fait une profonde révérence.*

MOWBRAI.

LAiſſe-là tes ſaluts, mon cher. Couvre ta tête.
Pour être un peu plus franc, ſois un peu moins honnête.
Je te l'ai déja dit & le dis de nouveau.
Aimes-moi; tu le dois; mais laiſſe ton chapeau.
Mon ami, tes erreurs & ta folle jeuneſſe,
De ton malheureux pere on hâté la vieilleſſe.
Ce pere fut pour moi le meilleur des amis.
Je te retrouve enfin: je lui rendrai ſon fils.

BELTON.

Mais, Monsieur...

MOWBRAI.

Heum, Monsieur ! c'est Mowbrai qu'on me nomme.

BELTON.

Pensez-vous ?...

MOWBRAI.

Pensès-tu ; je ne suis qu'un seul homme,
Et non deux. Souviens-t'en & parle au singulier.

BELTON.

Tu le veux : eh bien, soit. Je vais vous... tutoyer.
Mon pere est indulgent ; mais ma trop longue absence
A peut-être depuis lassé sa patience.
Après tous les chagrins que j'ai pu lui donner,
Le penses-tu ? peut-il encor me pardonner ?

MOWBRAI.

Tu ne sais ce que c'est que l'ame paternelle.
Dès qu'un enfant revient se ranger sous notre aîle,
On n'examine plus s'il est coupable ou non ;
Et l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.
Mais après ce qu'ici je consens à te dire,
Si désormais encore un imprudent délire
T'égaroit, t'éloignoit des routes du devoir,
Si d'un pareil aveu tu t'osois prévaloir,
Je te mépriserois sans retour : mais je pense
Qu'après cinq ans entiers d'erreurs & d'imprudence,
Le fils infortuné d'un ami généreux
Puisqu'il s'adresse à moi, veut-être vertueux ;
Et pour me mettre en droit d'adoucir ta misere...

(Ici Belton frémit.)

Ta misere !... oui ; voyez un peu la belle affaire !
Regardez comme il est confus, humilié
Pour ce mot de misere... O ciel ! quelle pitié !
De ton pere envers moi l'amitié peu commune,
Dernierement encore a sauvé ma fortune.
Je perdis deux vaisseaux presqu'au Port sous mes yeux:
On me crût sans ressource. Un créancier fougueux,
Afin de rassurer sa timide avarice,
Veut que je fixe un terme & que j'aille en Justice,
Par un serment coupable autant que solemnel,

Déshonorer pour lui le nom de l'Eternel.
A l'Etre Tout-Puiſſant faire une telle injure!
J'allois m'exécuter, la faillite étoit ſûre,
Quand je reçus ſoudain ce billet. Lis.

BELTON, *prend le billet & lit.*

» Monſieur,

MOWBRAI.

Ah! ſans doute.

BELTON, *continue.*

» Je viens d'apprendre le malheur
» Qui vous met hors d'état de pouvoir faire face
» A quelqu'arrangement. Je vous demande en grace
» D'accepter de ma part cinquante mille écus,
» Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.
» Ignorez, s'il vous plaît, l'auteur de ce ſervice.
» Si la fortune un jour vous redevient propice,
» Je les reclamerai. Conſervez ce billet:
» Il eſt votre quittance, & je ſuis ſatisfait.

MOWBRAI, *reprenant le billet.*

Ton Pere de ce trait, me parut ſeul capable.
C'eſt en effet à lui que j'en ſuis redevable...
Ne te voilà-t-il pas interdit, confondu!
Mon fils, ne ſois jamais ſurpris de la vertu.
Te voici maintenant en état de comprendre,
Quel intérêt ſenſible à tous deux je dois prendre?
Mais n'attends pas de moi des proteſtations,
Des élans d'amitié, des exclamations;
Je ſuis tout uni, moi: ſois donc de la famille:
Dès ce jour mon neveu te préſente à ma fille.

BELTON.

Votre... ta fille!...

MOWBRAI.

Eh! oui. Tu ſembles t'étonner?
A ton aiſe, s'entend, ne vas pa te gêner.

BELTON.

Dès long-temps en faveur d'une amitié fidelle,
Ta bouche à mon Amour promettoit Arabelle.
J'aſpirois à ces nœuds & cet eſpoir flatteur,
Précieux à mon Pere, étoit cher à mon cœur.
Mais je me rends juſtice & j'ai trop lieu de craindre
Que mes longues erreurs n'aient dû, peut-être, éteindre

Cet eſpoir dont jadis mon cœur s'étoit flatté.
e ſens que cet Hymen entre nous concerté ,
eroit le ſeul moyen de me rendre à mon pere ,
t de m'offrir à lui digne encor de lui plaire.

MOWBRAI.

as ; mon cœur eſt encor ce qu'il fut autrefois.
e chéris ton malheur , il ajoute à tes droits.
ui , tant de maux ſoufferts , fruits de ton imprudence ,
oivent t'avoir donné vingt ans d'expérience.
elton , il faut du ſort mettre à profit les coups ;
ublier ces malheurs , c'eſt le plus grand de tous.
dieu... Bon ! gliſſe donc le pied, la révérence ;

(*à part.*)

me fait enrager avec ſon élégance.
epuis trois jours entiers que nous l'avons ici ,
ne ſe forme pas : il eſt toujours poli !

(*haut.*)

a franchiſe, mon cher , voilà la politeſſe.
es bois t'en auroient dû donner de cette eſpèce.

(*Il veut ſortir & revient ſur ſes pas.*)

propos ; j'oubliois... Quelle eſt donc cette enfant
ue toute ma famille entoure en l'admirant ?
n habit de ſauvage , en longue chevelure ,
e viens de l'entrevoir. L'aimable Céature !

BELTON.

'eſt elle dont les ſoins & les heureux travaux
nt protegé mes jours , m'ont conduit ſur les eaux.
lle étoit avec moi lorſque ton Capitaine ,
ous voyant lutter ſeul contre une mort certaine ,
ingla ſoudain vers nous , & nous prit ſur ſon bord.

MOWBRAI.

h ! ce que tu m'en dis m'intéreſſe à ſon ſort.
lle a des droits ſacrés ſur ta reconnoiſſance ;
ais je te laiſſe. Adieu : la voici qui s'avance.

(*Il ſort.*)

BELTON , *ſeul.*

élas ! puis-je à mon cœur diſſimuler jamais
u'il n'eſt qu'un ſeul moyen de payer ſes bienfaits.

SCENE IV.

BETTI, BELTON.

BETTI.

AH ! je te trouve enfin ? L'on m'aſſiége ſans ceſſe.
D'où vient qu'au tour de moi tout le monde s'empreſſe ?
On me fait à la fois cinq ou ſix queſtions ;
J'écoute de mon mieux; à toutes je réponds :
On rit avec excès ! Que faut-il que j'en croie,
Belton ? Le rire ici marque toujours la joie ?...

BELTON.

Tu leur as fait plaiſir...

BETTI.

Oh ! bien, ſi c'eſt ainſi,
Tant mieux : mais toi, d'où vient ne ris-tu pas auſſi ?
On te croiroit fâché.

BELTON.

J'ai bien raiſon de l'être.

BETTI.

Quelle raiſon, dis-moi ? Ne puis-je la connoître ?
Tu parois inquiet...

BELTON.

Je le ſuis... Non pour moi.

BETTI.

Pour qui donc, mon ami ?

BELTON.

Le dirai-je ? Pour toi.
Je crains que dans ces lieux ton ſort ne ſoit à plaindre.

BETTI.

Tu m'aimes, il ſuffit : que puis-je avoir à craindre ?

BELTON.

Non, il ne ſuffit pas. Il faut, pour être heureux,
Quelque choſe de plus...

BETTI.

Que faut-il en ces lieux ?

BELTON.

La richeſſe.

BETTI.

A parler tu m'inſtruiſis ſans ceſſe ;

Mais tu ne m'as pas dit ce qu'étoit la richeſſe.

BELTON.

Eh ! peut-on ſe paſſer ?...

BETTI.

Tu parles de l'amour.
On ne s'aime donc pas dans ce triſte ſéjour ?

BELTON.

On s'aime : mais ſouvent l'amour laiſſe connoître
Des beſoins plus preſſans...

BETTI.

Eh ! quels peuvent-ils être ?

BELTON.

L'amour ſans d'autres biens...

BETTI.

L'amour ſans la gaité
Ne peut guere ſuffire à la félicité :
Mais dans votre pays, ainſi que dans le nôtre,
Ne peut-on à la fois conſerver l'un & l'autre ?

BELTON.

Il faut pour bien jouir de l'un & l'autre don,
Etre riche...

BETTI.

Eh ! dis-moi : ſuis-je riche ? Belton ?

BELTON.

Toi ? Non ; tu n'as pas d'or.

BETTI.

Quoi ! ce métal ſtérile
Que j'ai vu !...

BELTON.

Juſtement.

BETTI.

Il te fut inutile :
Tu ne t'en ſervis pas pendant plus de quatre ans.
Mais dans ce pays-ci tu connois bien des gens ;
Ils t'en donneront tous s'il t'eſt ſi néceſſaire :
Ils ne voudront jamais laiſſer ſouffrir leur Frere.

BELTON.

Ecoute-moi, Betti : tu n'es plus dans tes bois.
Les Hommes en ces lieux ſont ſoumis à des Loix.
Le beſoin les rapproche & les unit enſemble.
Les Mortels oppoſés que l'intérêt raſſemble
Voudroient ne voir admis, dans la ſocieté,
Que ceux dont les travaux en ont bien mérité.

BETTI.

Mais... Cela me paroît tout-à-fait raiſonnable.

BELTON, *à part.*

Chaque inſtant à mes yeux la rend plus eſtimable.

(haut.)

Betti... La pauvreté... m'inſpire un juſte effroi.

BETTI.

La pauvreté !... Mais... c'eſt manquer de tout, je croi ?

BELTON.

Oui.

BETTI.

J'en ſauvai toujours & toi-même & mon Pere.
Quoi ! nous pourrions ici manquer du néceſſaire ?

BELTON.

Non : mais il ne faut pas y borner tous nos ſoins.
Nous ſommes aſſiégés de différens beſoins.
Ils naiſſent chaque jour : chaque inſtant les ramene ;
Et lorſque par haſard la fortune inhumaine
Ne nous a pas donné...

BETTI.

Je ne te comprens pas...
Manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas,
Voilà la pauvreté : je n'en connois point d'autre.

BELTON.

Voilà la tienne, hélas ! connois quelle eſt la nôtre ?

BETTI.

Une autre pauvreté ! vous en avez donc deux ?
On doit en ce pays être bien malheureux !

BELTON.

C'eſt peu de contenter les beſoins de la vie :
Une prévention parmi nous établie
Fait ici, par malheur, une néceſſité
Des choſes d'agrément & de commodité,
Dont tes yeux étonnés ont admiré l'uſage ;
Et d'éternels beſoins un funeſte aſſemblage...

BETTI.

Oh ! cette pauvreté... c'eſt votre faute auſſi.
Pourquoi donc inventer encore celle-ci ?
Chez-nous, grace à nos ſoins, la Terre inépuiſable
Etoit de tous nos biens la ſource iutariſſable.
Belton, comment ont fait, & comment font encor
Tous ceux qui parmi vous poſſédent le plus d'or ?

BELTON.

L'un le tient du hasard, & tel autre d'un Pere.
Du crime trop souvent il devient le salaire :
Mais la Vertu par fois a produit...

BETTI.

Que dis-tu ?
Avec de l'or ici vous payez la Vertu !

BELTON.

Contre le besoin d'or l'infallible remede...

BETTI.

Eh ! bien !...

BELTON.

C'est de servir quiconque le posséde;
De lui vendre son cœur, de ramper sous ses loix.

BETTI.

Oh ! Ciel ! j'aime bien mieux retourner dans nos bois.
Quoi ! quiconque a de l'or, oblige un autre à faire
Ce qu'il juge à propos, tout ce qui peut lui plaire!

BELTON.

Souvent.

BETTI.

En laissez-vous aux malhonnêtes gens?

BELTON.

Plus qu'à d'autres.

BETTI.

De l'or dans les mains des méchans!
Mais vous n'y pensez point, & cela n'est pas sage :
N'en pourroient-ils pas faire un dangereux usage ?
Vous devez trembler tous, si l'or peut tout oser.
De vous & de vos jours, ils peuvent disposer.
La fléche qui dans l'air cherchoit ta nourriture
Etoit eutre mes mains, moins terrible & moins sûre.

BELTON.

Chacun suivant son cœur s'en sert différemment.
Des vertus ou du Vice il devient l'instrument.
Avec avidité celui-ci les resserre,
L'enfoüit en secret & le rend à la terre...

BETTI.

Ah ! fuyons ces gens-là. Tu viens de me parler
D'un pays plus heureux où nous pouvons aller.
Ce pays où les gens veulent qu'on soit utile
A leur société. Si la tere est stérile,
Ils en auront de trop : nous le demanderons :

Et comme elle eſt à tous, ſoudain nous l'obtiendrons.

BELTON.

Ils ne donneront rien. Les champs les plus fertiles
Ne ſuffiſent qu'à peine aux habitans des Villes...

BETTI.

Tant pis; car j'aurois bien travaillé.

BELTON.

Dans ces lieux
On épargne à ton Sexe un travail odieux.

BETTI.

C'eſt que vos femmes ſont languiſſantes, débiles;
J'en ai déjà vu deux tout-à-fait immobiles.
Mais pour moi le travail eut toujours des appas;
Dans nos champs, dès l'enfance, il exerça mes bras.

BELTON.

Tu ne peux travailler au ſéjour où nous ſommes:
L'uſage le défend.

BETTI.

Le permet-il aux hommes?

BELTON.

Sans doute il le permet.

BETTI, *avec joie.*

Belton, embraſſe-moi.

BELTON.

Quoi! donc?

BETTI.

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

BELTON.

Ah! c'eſt trop prolonger un ſupplice ſi rude.
Vois la cauſe & l'excès de mon inquiétude.
Va, Betti; j'ai déjà regretté ton pays:
Ici par ces travaux nous ſommes avilis.
Vois à quel ſort, hélas! nous devons nous attendre!
Des beſoins renaiſſans l'horreur va nous ſurprendre.
Privés d'appuis, de biens, abandonnés de tous,
L'œil affreux du Mépris s'attachera ſur nous.
Nous n'oſerons encor prendre ces ſoins utiles
Que l'amour ennoblit, qu'ici l'on croit ſerviles.
Il faudra dévorer, eſſuyer les dédains;
Rebutés, condamnés à l'affront d'être plaints.
Tout aigrira nos maux juſqu'à notre tendreſſe.
Nous haïrons l'amour; nous craindrons la vieilleſſe;
En d'autres malheureux reproduits quelque jour,

Nos mains repouſſeront les fruits de notre amour.

BETTI.

Ciel !

SCENE V.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

MYLFORD, *à Belton.*

JE quitte Arabelle, & je vais vous inſtruire...

BETTI, *à Mylford.*

Aimes-tu Belton ?

MYLFORD.

Oui.

BETTI.

Bon ! il vient de me dire

Qu'il n'a point d'or...

BELTON, *à Mylford.*

O Ciel ! oſeriez-vous penſer !...

MYLFORD.

Par un vain déſaveu craignez de m'offenſer.
Vous connoiſſez mon cœur, mes ſentimens, mon zéle ?
Je ſais l'heureux devoir d'une amitié fidelle ;
Tout mon bien eſt à vous.

BELTON, *bas à Betti.*

A quoi me réduis-tu !

BETTI, *à Belton.*

Mais il t'offre ſon or ; que ne le reçois-tu ?

(à Mylford.)

Nous ne prendrons pas tout.

BELTON, *à Mylford.*

Souffrez que je l'inſtruiſe.

(à Betti.)

Il ſe fait tort pour moi : ſon cœur le lui déguiſe.
Il m'offre tout ſon bien : je dois le refuſer,
Ou de ſon amitié ce ſeroit abuſer.
Cette offre où quelquefois un ami ſe réſigne,
Quand on l'oſe accepter, on en devient indigne.

BETTI.

Quoi ! l'on rejette ici les dons de l'amitié ?

BELTON.

Souvent qui les reçoit excite la pitié.

BETTI.

Je ne vous entens point. Si chez vous la parole
Ne préſente aucun ſens, c'eſt donc un bruit frivole?
Des cris dans nos forêts parlent plus clairement,
Que ce langage vain que votre cœur dément.
Quoi ! tu veux que les dons puiſſent être une tache ?
Que ſur qui les reçoit quelqu'opprobre s'attache ?
Que la main d'un ami ?... Non, tu t'es abuſé :
J'en ſuis ſûre. Jamais je ne t'ai mépriſé.

MYLFORD.

Belton, vous entendez la voix de la Nature.
Elle me venge, ami ; vous m'aviez fait injure.

(*à Betti.*)

Je voudrois lui parler, Betti ; retire-toi.

BETTI.

Pourquoi donc ? Ne peux-tu lui parler devant moi ?
Eſt-il quelque ſecret que l'on doive me taire ?

(*à Belton qu'elle regarde tendrement.*)

Quand je t'en confiois, éloignois-je mon pere?
Tu le veux !...

BELTON, *fait un ſigne de tête.*

BETTI.

Allons donc !

(*Betti en ſortant ſoupire & regarde pluſieurs fois Belton.*)

SCENE IV.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

ENfin tout eſt conclu.
Je

Je ſuis ſûr d'Arabelle, & ſon cœur m'eſt connu.
Sa réponſe pour vous eſt des plus favorables,
» Ces nœuds, a-t-elle dit, me ſemblent déſirables.
» Mon cœur depuis ſix ans à Belton fut promis.
» Mes yeux ont vu Belton, & ce cœur s'eſt ſoumis.
» Je déplorois ſa mort, le Ciel nous le renvoie;
» Mon Pere a commandé, j'obéis avec joie.
Mais de cet air chagrin que dois-je enfin penſer?
L'amitié doit ſavoir...

BELTON.

Ah! c'eſt trop l'offenſer.
Connoiſſez mon état. La jeune infortunée,
Compagne de mes maux, en ces lieux amenée...
L'Homme eſt fait pour aimer j'ai poſſedé ſon cœur:
Dans un climat barbare elle a fait mon bonheur.
Non, je ne puis trahir ſa tendreſſe fidelle.
Elle a tout fait pour moi.

MYLFORD.

Vous ferez tout pour elle.
Il m'eſt doux de trouver un ami généreux,
Mais mon premier déſir eſt de vous voir heureux.
De l'Hymen d'Arabelle obſervez l'avantage;
Obſervez que déjà vous touchez à cet âge
Où pour un état ſûr, votre choix arrêté
Doit vous donner un rang dans la ſociété.
Pour vous par cet Hymen la fortune eſt fixée;
Et de tous vos malheurs la trace eſt effacée.

BELTON.

Je le ſens: vos raiſons pénétrent mon eſprit.
Sans peine il les admet; mais mon cœur les détruit.
Qui, moi? Trahir Betti! La rendre malheureuſe!
Je n'en puis ſoutenir l'image douloureuſe.
Hélas! ſi vous ſaviez tout ce que je lui dois!
Mais qui peut le ſavoir?... C'eſt elle; je la vois,
Les remords à ſes yeux m'agite & me dévore

SCENE VII.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

BETTI, *à Belton.*

AS-tu quelque ſecret à me cacher encore ?
Hélas ! oui... Loin de moi tu détournes les yeux.
Ah ! je veux t'arracher ce ſecret odieux.
Mais qui vient nous troubler ?

MYLFORD, *à Belton.*

C'eſt mon oncle lui-même.

BETTI.

Quel pays ! On n'y peut jouir de ce qu'on aime.

MYLFORD.

Adieu : décidez-vous ; vous n'avez qu'un inſtant.
Songez à votre état, au prix qui vous attend,
A cinq ans de malheurs, à vous, à votre pere,
Et prenez un parti que je crois néceſſaire.

BETTI, *à Belton en lui montrant Mowbrai.*

Ne faut-il pas ſortir encor pour celui-là ?
Moi, j'aime ce vieillard ; je reſte.

SCENE VIII.

BETTI, BELTON, MOWBRAI.

MOWBRAI.

TE voilà !
Je te cherchois. J'apporte une heureuſe nouvelle.
J'ai pour toi la promeſſe & l'aveu d'Arabelle.
Le contrat eſt tout prêt.

BELTON.

Une telle faveur...
Autant qu'il eſt en vous... peut faire mon bonheur.

BETTI, *a Mowbrai avec ingénuité.*

Bien obligé... .

MOWBRAI.

Betti, tu ſerviras ma fille ;
Et je te veux toujours garder dans ma famille.

BETTI.

Oh ! pour moi je ne veux ſervir que mon ami.

MOWBRAI, *à Belton.*

Combien tu dois l'aimer ! Je me ſens attendri :
En formant ces doux nœuds, l'amitié paternelle
Croit aſſurer auſſi le bonheur d'Arabelle ;
Et par l'égalité cet Hymen aſſorti
A ma fille.

BETTI.

Belton, que parle-t-il ici
De ſa fille, & qu'importe ?

MOWBRAI, *à Belton.*

Eh ! daigne lui répondre.

BELTON, *à part.*

Dieux ! quel affreux moment ! que je me ſens confondre !

MOWBRAI.

Son amitié mérite un meilleur traitement ;
Et tu dois avec elle en uſer autrement.
Eh ! quand elle ſauroit qu'un prochain hymenée
De ma fille à ton ſort joindra la deſtinée ;
Elle prend part aſſez...

BETTI.

Bon vieillard, que dis-tu ?

MOWBRAI, *à Belton.*

Mais d'où vient donc cet air inquiet, éperdu ?

(*à Betti.*)

Dès aujourd'hui ma fille...

BELTON, *à part.*

Il va lui percer l'ame.

MOWBRAI.

Par des nœuds éternels va devenir ſa femme.

BETTI.

(*à Mowbrai.*) (*à Belton.*)

Sa femme ! votre fille !... Eſt-il bien vrai, cruel !
Aurois-tu bien formé ce projet criminel ?
Quoi ! tu pourrois trahir l'Amante la plus tendre ?

O malheur ! ô forfait ! que je ne puis comprendre !...
Mais je ne te crains plus : tu m'as dit mille fois
Qu'ici contre le crime on a recours aux Loix ;
J'oſe les implorer ; tu m'y forces, perfide.
Reſpectable Vieillard, ſois mon juge & mon guide ;
Que ta voix avec moi les implore aujourd'hui.

MOWBRAI.

(*à part.*) (*à Betti.*)

Qu'allois-je faire ? O Ciel !... Je ſerai ton appui.
Mais, mon enfant ; ces Loix que ton amour réclame,
Envain...

BETTI.

Quoi ! par vos Loix il peut trahir ma flâme !
Il pourroit oublier... Dieux ! quels affreux Climats !
Dans quel pays, ô Ciel ! as-tu conduit mes pas ?
Arrache-moi des lieux, témoin de mon injure,
Qui d'un Amant chéri font un Amant parjure ;
Exécrable ſéjour, aſyle du malheur,
Où l'on a des beſoins autres que ceux du cœur ;
Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage...
De la fidélité quel eſt ici le gage ?...
Quel appui...

MOWBRAI.

Des témoins ſûrs garans de l'honneur...

BETTI, *vivement.*

Oh ! j'en ai...

MOWBRAI.

Quels ſont-ils ?

BETTI.

Moi, le Ciel, & ſon cœur.

MOWBRAI.

Si par une promeſſe auguſte & ſolemnelle...

BETTI.

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidéle.

MOWBRAI.

A-t-il par un écrit ?

BETTI.

O Ciel ! qu'ai-je entendu ?
Quoi ! tu peux demander un écrit ? l'oſes-tu !
Un écrit ! Oui, j'en ai... Les horreurs du naufrage,
Mes ſoins dans un climat que tu nommas Sauvage,
Tes dangers que pour toi j'ai mille fois courus ;

oilà mes titres. Viens, puiſqu'ils ſont méconnus,
ans le fond des forêts, Barbare, viens les lire ;
artout à chaque pas l'amour ſut les écrire,
u ſommet des Rochers, dans nos antres déſerts,
ur le bord du rivage & ſur le bord des mers.
me doit tout. C'eſt peu d'avoir ſauvé ta vie,
u'un tigre ou que la faim t'auroit cent fois ravie.
es travaux, mes périls t'ont ſauvé chaque jour.
ntre mon Pere & lui partageant mon amour...
on Pere !... Ah ! je l'entends à ſon heure derniere,
u moment où nos mains lui fermoient la paupiere,
ous dire ; mes enfans, aimez-vous à jamais.
e t'entends lui répondre : Oui, je te le promets.

Se tournant vers le Quakre.

u t'attendris....

BELTON, *à part.*

O Ciel ! quel homme impitoyable
ourroit....

MOWBRAI.

De la trahir ſerois-tu bien capable ?

BETTI, *à Belton.*

ue ne me laiſſois-tu dans le fond des forêts ?
'y pourrois ſans témoins gémir de tes forfaits.
ans mon obſcur réduit, dans ma grotte profonde,
avois-je s'il étoit des malheureux au monde ?
h ! combien je le ſens, quand tu ne m'aime plus !
h bien ! puiſqu'à jamais nos liens ſont rompus...
ires-moi de ces lieux. Qu'au moins dans ma miſere
es pleurs puiſſent couler ſur le tombeau d'un Pere.
oi, Cruel, vis ici parmi des malheureux ;
ls te reſſemblent tous, s'ils te ſouffrent chez eux.

BELTON, *ſe tournant tendrement.*

etti !....

BETTI.

Tu m'as donné ce nom que je déteſte,
e nom qui me rappelle un ſouvenir funeſte,
e nom qui fait, hélas ! mon malheur aujourd'hui.
adis il me fut cher ; il me venoit de lui.
A ce nom qu'il aimoit, autrefois ſa tendreſſe
aignoit joindre le ſien, les prononçoit ſans ceſſe,
e faiſoit un bonheur de les unir tous deux.

Prononcés par ma bouche, ils réclamoient ſes feux :
Son affreux changement pour jamais les ſépare.

MOWBRAI, *á part*

Mon cœur eſt oppreſſé !....

(à Belton.)

Quoi ! tu pourrois, Barbare....

BELTON.

Je le ſuis en effet pour avoir réſiſté
A cet amour ſi tendre & trop peu mérité.
Ah ! crois-en les ſermens de mon ame attendrie !

(*à Betti.*)

L'indigence & les maux où j'expoſois ta vie
Seuls à t'abandonner pouvaient forcer mon cœur ;
Même en te trahiſſant, je voulois ton bonheur.
Dût cent fois dans tes bras la miſere & l'outrage
M'accabler, m'écraſer, je bénis mon partage !
Je brave ces beſoins qui pouvoient m'allarmer ;
Je n'en connois plus qu'un : c'eſt celui de t'aimer.
Je te perdois ! O Ciel ! Que j'allois être à plaindre.

Il ſe jette à ſes pieds.

Voudras-tu pardonner....

BETTI.

Ah ! tu n'as rien à craindre,
Cruel ! tu le ſais trop : ce cœur qui t'eſt connu
Peut-il....

BELTON.

Chere Betti, quel cœur j'aurois perdu !

(ils s'embraſſent.)

MOWBRAI.

O ſpectacle touchant ! Tendreſſe aimable & pure !
L'amour porte à mon ſein le cri de la nature.
Livrez-vous ſans réſerve à des tranſports ſi doux ;
Je les ſens & mon cœur les partage avec vous.

(*à Belton.*) (*à Betti.*)

Tu fus vil un inſtant :... Et toi, que tu m'es chere !

(il va vers la Couliſſe.)

John, John.

SCENE IX.

BETTI, MOWBRAI, BELTON, JOHN.

MOWBRAI.

ECoute.

JOHN.

Quoi!

MOWBRAI.

Fais venir le Notaire.

(*John sort.*)

Belton, rends grace au Ciel de t'avoir réservé
Ce cœur si généreux, par toi-même éprouvé,
Et que ton ame un jour puisse égaler la sienne.

BETTI.

Egale, cher Belton, ta tendresse à la mienne.
Existant dans ton cœur, riche de ton amour,
Le mien peut être heureux, même dans ce séjour.

(*à Mowbrai.*)

Cesse de l'accabler par un cruel reproche:
Il m'aime....

MOWBRAI.

Quelqu'un vient: c'est le Notaire.

SCENE X.

BETTI, BELTON, MOWBRAI, LE NOTAIRE.

MOWBRAI.

APproche.

LE NOTAIRE.

Serviteur.

MOWBRAI.

Assieds-toi... C'est pour ces deux Epoux.

BETTI, *à Belton.*

Quel est cet homme-là ?...

BELTON.

Cet homme vient pour nous.

LE NOTAIRE, *à Mowbrai.*

Tu te trompes, je crois, je ne viens pas pour elle;
Et j'ai sur ce contrat mis le nom d'Arabelle.

MOWBRAI.

Efface-moi ce nom; mets celui de Betti.

LE NOTAIRE.

Betti!...

MOWBRAI.

Vîte, dépêche....

LE NOTAIRE.

Allons; soit.... J'ai fini.

BELTON.

Signons.

LE NOTAIRE.

C'est bien dit, mais avant la signature
Il faudroit mettre au moins la dot de la Future.

MOWBRAI.

Allons, mets: ses vertus.

LE NOTAIRE, *laisse tomber sa plume.*

Bon! tu railles je crois.

MOWBRAI.

Ses vertus.

LE NOTAIRE.

Allons donc; tu te mocques de moi.
Qui jamais auroit vu?...

MOWBRAI, *avec impatience.*

Mets: ses vertus, te dis-je?

LE NOTAIRE.

Tout de bon! par ma foi, ceci tient du prodige!
N'ajoute-t-on plus rien?

MOWBRAI.

Est-il rien au dessus?...
Ajoute, si tu veux, cinquante mille écus.

LE NOTAIRE.

Cinquante mille écus, si tu veux! L'accessoire
Vaut bien le principal, autant que je puis croire.

BELTON, *à Betti.*

Il nous comble de biens! Ah! courons dans ses bras....

BETTI.

Ah! Surtout, bon Vieillard, ne nous méprise pas.

MOWBRAI.

dit-elle?

BETTI.

Ah ! je ſais que chez vous on mépriſe
onque en recevant des dons. . .

MOWBRAI.

Autre ſottiſe !
prend-elle cela ? Seroit-ce toi , Belton ,
peut la prévenir de cette illuſion ?
ougir des bienfaits ton ame à la foibleſſe ?
qu'avec le malheur tu confonds la baſſeſſe ,
ois te raſſurer. Je ne te donne rien.
omme eſt à ton Pere & je te rends ton bien.

LE NOTAIRE, *à Belton.*

ez.

BELTON , *ſigne.*

LE NOTAIRE, *à Betti.*

A vous. . .

BETTI.

Qui ? moi ! je ne ſais point écrire.

BELTON.

nez-moi votre main , l'amour va la conduire.

BETTI.

le cœur & la main , Belton tout eſt à toi.

BELTON.

re cœur en aimant, ne le cede qu'à moi.

BETTI.

bien ! c'eſt donc fini ? Que cela veut-il dire ?

BELTON.

au bonheur de tous deux vous venez de ſouſcrire.
s m'aſſurez l'objet qui m'avoit ſu charmer.

BETTI.

oi ! ſans cet homme noir je n'aurois pu t'aimer ?

(*au Notaire.*)

nne-moi cet écrit.

LE NOTAIRE.

Il n'eſt pas néceſſaire.
écrit doit toujours reſter chez le Notaire.
illeurs que feriez-vous de. . .

BETTI.

Ce que j'en ferois !
ceſſoit de m'aimer , je le lui montrerois.

62-12
7-11-
Arnou

LE NOTAIRE.

Peſte ! le beau ſecret qu'a trouvé là, Madame!

BELTON.

En doutant de mes feux vous affligez mon ame.

MOWBRAI.

Par les nœuds les plus Saints je viens de vous uni
Ton pere l'auroit fait ; j'ai dû le prévenir.
Il approuvera tout :

(*En montrant Betti.*)

Et voilà notre excuſe.
Inſtruiſons mon ami que ſa douleur abuſe.
Lui-même en t'embraſſant voudra tout oublier :
Conſoler ſes vieux jours, c'eſt te juſtifier.

FIN.

On trouve à Marſeille, chez Jea
Mossy, Imprimeur - Libraire, à t
Canebiere, un assortiment de Pieces
Théâtre, imprimées dans le même goû

E776
C447j